

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Marc DONNET

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 25, p. 235-239

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Chronique

Je pense, en commençant, à mon ami l'Intérim et à sa chronique si longue, si longue ! plus longue encore qu'un protocole de congrégation de cette année !

Vous avez indignement agi, Monsieur, en coupant l'herbe sous les pieds de tous les chroniqueurs présents ou futurs et vous vous êtes trompé en prétendant atteindre le succès sans passer par la poésie. Apprenez que le parfait poète, même surréaliste ou dadaïste est à la mode ; et si vous ne voulez pas l'admettre, il faudra, quoi qu'il vous en coûte, vous retirer de la circulation.

Je vous concède du reste sans difficulté, que votre chronique mérite bien de la claque ; vous seriez seulement bien aimable de m'indiquer le moyen de répéter les potins du Collège et d'écorcher vos victimes sans vous attirer les inimitiés des uns, les coups de sifflets des autres, quand encore ce ne sont pas les censures de la Rédaction ! Si vous devez ces privilèges à l'anonymat, je consens bien à marcher sur vos traces, pourvu que l'on m'accorde un pseudonyme aussi transparent que le vôtre.

La boîte aux affiches officielles — car il faut bien parler d'autres choses — n'a pas regorgé de documents

jusqu'à ce jour. Elle n'a même pas servi à nous annoncer la visite de la Commission cantonale. Nous étions donc plongés dans le travail, comme à l'ordinaire, quand ces Messieurs arrivèrent quasi à l'improviste. Seul, M. le Recteur devait s'en douter et s'il en souffla mot à MM. les Chanoines, ceux-ci gardèrent fidèlement le secret. Je ne sais que M. le Professeur de Physique qui ait changé quelque chose à son ordinaire, et encore par pur hasard ! Heureusement qu'il n'avait pas fait exprès, car MM. les examinateurs ne passèrent pas chez lui et seuls ses élèves admirèrent la collection d'aciers, qu'il avait exposé.

Les maturistes de Physique et de Syntaxe, décidés à s'occuper dorénavant d'autres choses que de carte postale, profitèrent de cette occasion pour constater une fois de plus la paternelle bienveillance de M. le Président Walpen et de M. le Dr Meyer. Désormais, la « Matu » leur fait moins peur, et s'ils ont pu regretter l'absence de M. l'abbé Tamini, retenu chez lui par la maladie, du moins espèrent-ils sa présence lors du grand « periculum ».

Au Lycée, la visite eut lieu pendant la version grecque. Ces Messieurs sortirent un peu avant la fin de l'heure et les Lycéens comptaient bien avoir cinq minutes de congé. Le professeur, lui, ne semblait pas s'en soucier beaucoup, et il savourait peut-être dans l'intimité de soi-même les félicitations qu'il venait de recevoir. Un murmure discret de ses disciples eut un succès inattendu : un sergent de ville qui passait dans le corridor fut appelé pour rétablir l'ordre si peu troublé. Dès qu'il vit les épaulettes, quelqu'un crut devoir avertir charitablement ses condisciples : « Attention, les copains, v'là le flic ! » Il n'avait pas achevé sa phrase qu'un tonnerre d'applaudissements inonda le sbire...

Conclusion : Le gendarme quitta la salle, le Lycée acheva sa version grecque et la Commission scolaire repartit nous laissant consciencieusement plongés dans le « turbin ».

Mais entre les heures d'étude, les Agauniens nous préparaient un Carnaval digne des joyeuses descentes de jadis. Le Seigneur Carnaval dut se réjouir de voir que la vieille et spirituelle et fine gaîté n'est pas tout à fait abolie.

Le dimanche et le mardi, devant une foule transportée (comme toujours) une comédie classique : « L'Avare » et un petit drame très drôle : « Au Téléphone ». Les jolis

décors, ors et bleus, les costumes et le grimage — sans parler de l'affiche — furent laissés aux soins du Vereins-papa que je féliciterai et remercierai sans prétentions et bien sincèrement. Pour le jeu des acteurs, je cueille l'appréciation suivante dans un compte-rendu.

« Certaines aspérités, certains accros vous empêchent d'oublier qu'on a devant soi de jeunes acteurs d'occasions et ne servent qu'à mettre en relief le fini de leur jeu, qu'on ne remarquerait plus, tant il est naturel. De même que les acteurs plus faibles composent un fond de grisaille sur lequel respandit l'art des premiers. »

Réflexions échangées par deux demoiselles pendant le 2^e acte :

Mlle Une : « Harpagon n'est pas sympathique et il n'est pas beau. »

Mlle Deux : « Mais c'est lui qui joue le mieux ! »

Mlle Une : « Oh, non ! pour moi, c'est maître Jacques ! Il a une voix et des gestes si naturels ; il est vraiment bijou ! »

Pour moi, il me suffira de constater que maître Jacques est un inimitable gesticulateur ; quant à la Flèche, je n'ose rien en dire après tous les compliments qu'il s'est adressés... On m'a soufflé que Maître Simon, sur la scène, avait trouvé enfin sa vocation. Au nom du souffleur qui me charge de l'affaire, car lui-même est timide, il faudrait complimenter Marianne et avertir tous ceux qui auraient la tentation de la lui disputer que leur châtiment leur pend au nez.

Le lundi de Carnaval, à la grande joie des petits et des grands, nous était offerte une séance de cinéma. Le film en 10 tableaux, scènes en couleur, et d'une luminosité irréprochable, retraçait les aventures de Michel Strogoff d'après le roman de Jules Verne. J'ai vu là, un gros garçon pleurer d'attendrissement et de compassion devant les angoisses de Nadia Fédor, et Adrien a bombé trois fois la poitrine en voyant les bustes tartares. Pour moi, je préfère à tout le « reporter » anglais. Une chose m'a stupéfait : les applaudissements des petits, quand on condamne à mort un « sale type ». Que cet âge est cruel ! ! Demandez plutôt à certains grands.

Cela n'empêcha pas les âmes sensibles de voir en rêve une épée blanchie au feu qui leur brûlait les paupières dans la tente de l'émir Féofar...

Voici une scène véridique qui se passait dans le même temps. Celui qui l'a vue en rend témoignage et celui-là n'a pas rêvé.

Décor : La nuit. Le dortoir des petits. Toutes les lampes sont éteintes, sauf la veilleuse verte. Quelques ronflements discrets. Un froissement de papier de chocolat. De temps en temps, un soupir, un enfant qui rêve : « Maman » ! Un ressort de matelas qui grince.

Un surveillant fait des inhalations ; l'autre, armé d'un télescope cherche dans le ciel Cassiopée. — C'est l'instinct si ardemment désiré.

Gustave (15 ans) : « Henri ! »

Henri (13 ans) : « Hein ? »

Gustave : « Passe-moi un sucre à la menthe ! »

Henri : « Ben ! mon vieux, si tu te crois !... » (Silence.)

Gustave : « Henri ! »

Henri : « Hein ? »

Gustave : « Tu sais, tu me fais de la peine ! »

Henri, étouffant son rire : « Si tu savais ce que je m'en bats l'œil ! »

Le surveillant secondaire ouvre sa porte, circule comme une ombre autour du dortoir et rentre de nouveau sans bruit. Une automobile corne dans la rue. Un train arrive, ébranle la maison ; tout rentre dans le silence.

Joseph, (14 ans) : « Henri ! »

Henri : « Hein ! »

Joseph : « Passe-moi un sucre à la menthe ! »

Henri : « Viens le chercher. »

Une forme blanche qui passe rapidement d'un lit à l'autre. Bruit du flacon qu'on débouche ; l'essence qui embaume la nuit...

Joseph, de son lit : « Merci ». Dix secondes de silence, puis :

Gustave : « Dis, Joseph ? Quand y aura plus de menthe dans ton sucre, tu me le passeras, hein ? »

Joseph : « Oui, mais il est encore trop gros. Attends, je le suce encore un moment, tu perds rien, t'auras plus de jus comme ça... »

Et c'est ainsi que tragiquement finit le sucre à la menthe, préparé par Henri, sucé par Joseph, achevé avec délices par Gustave, tandis qu'un surveillant faisait des inhalations et que l'autre admirait Cassiopée... « Haec est vera fraternitas ».

C'était, on s'en souvient, à l'époque de Carnaval.

Tant bien que mal, après les folles réjouissances, notre petit monde s'est remis au travail. Non que nous ayons des figures de Carême, mais une certaine exubérance a été proscrite.

Un tranquille matin de dimanche, alors que personne ne pensait qu'à sa tasse, une terrible et cinglante gifle fit lever le nez à tout le monde. Un mémorialiste en vogue avait tenté d'arracher l'œil de son pétulant voisin avec sa cuillère. Mais de même qu'on n'est pas Vaudois pour des prunes, on n'est pas Contheysan pour se laisser pocher un œil. La gifle partit et le monsieur après... par la porte. Le fiérot passa en correctionnelle. Mais chacun risqua de ne pas prendre l'affaire au sérieux, et un petit, qui le connaît assez, m'a confié qu'au fond il n'est pas méchant.

Le jour de la Saint Thomas d'Aquin, le Lycée, après grasse matinée et messe chantée s'en va prendre l'air jusqu'à Aigle. J'ai en vain questionné plusieurs de ces messieurs pour savoir quelques détails. Ils me parlèrent d'orage, de marais, de train, enfin de tout un amas de choses hétéroclites dont je ne saurais vous faire part, vu que je n'y ai moi-même rien compris. Ces messieurs du Lycée, à ce qu'il me semble, nous donnent de plus en plus lieu de regretter l'ancien quartier latin, où les physiciens plus à l'étroit, sans doute, mais mieux à l'aise que dans leurs nouvelles chambres, préparaient, au milieu des fumées odorantes, des punchs violents et des sérénades de mandoline, une maturité frondeuse et gaie en même temps que très riche. Du reste, certains messieurs, pourtant entrés dans la perfection monastique l'ont avoué non sans quelque regret et mélancolie : « Ah ! de notre temps, le beau temps que c'était !... »

Marc DONNET, rhét.